

## Études littéraires africaines

KAVWAHIREHI (Kasereka), *V. Y. Mudimbe et la ré-invention de l'Afrique. Poétique et politique de la décolonisation des sciences humaines*. Amsterdam-New York : Rodopi, coll. Francopolyphonies, 2006, 421 p. - ISBN 90-420-1839-9



Kusum Aggarwal

Number 22, 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041264ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041264ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Aggarwal, K. (2006). Review of [KAVWAHIREHI (Kasereka), *V. Y. Mudimbe et la ré-invention de l'Afrique. Poétique et politique de la décolonisation des sciences humaines*. Amsterdam-New York : Rodopi, coll. Francopolyphonies, 2006, 421 p. - ISBN 90-420-1839-9]. *Études littéraires africaines*, (22), 62–64.  
<https://doi.org/10.7202/1041264ar>

(p. 13), et avance que Stefano Kaoze, pourtant né dans les Marungus, au Katanga, aurait été lui aussi originaire de cette région (p. 9). On trouvera dans cette introduction de longs extraits d'une conférence tenue par Kanza, avec une nouvelle analyse des erreurs commises par Lumumba en 1960. Quant aux deux auteurs de la "Lecture", ils évoquent les convictions politiques de l'écrivain, qu'ils situent dans la proximité de celles du Lumumba première manière, souscrivant à l'idée d'une pacifique "communauté belgo-congolaise". Vivre sans rancune, tel est bien le conseil du père mourant à son fils. Cela suppose de pardonner, mais non certes d'"oublier".

Le texte publié ici est celui d'une deuxième version du roman, à laquelle Kanza travaillait semble-t-il depuis 1999, mais qu'il n'a pas eu le temps de mener à bonne fin lui-même. Il n'est pas aisé de savoir qui est intervenu pour faire quoi dans l'établissement de ce texte, où l'on a redressé des "erreurs grammaticales" et clarifié des phrases (note p. 39). Cette seconde version diffère en outre de la première, d'abord par une plus grande précision dans les référents géographiques, ensuite par différents ajouts concernant les personnages. À noter, en particulier, l'apparition des deux Verbeken, père et fils, qui font pencher la balance, *a posteriori*, du côté haïssable de la colonisation : le père du héros, Mabwaka, davantage valorisé que dans la première version, a été tué involontairement par le fils Verbeken, qui conduisait en état d'ébriété. Un chapitre complet a été ajouté, au cours duquel le narrateur assiste à l'enterrement de Verbeken père, en Belgique ; au sortir de la messe, le fils Verbeken demande alors pardon au fils de Mabwaka... Cette addition complète le processus du dépassement historique, la fin mise à la "rancune". On pourrait y voir également une transposition, dans la fiction, des demandes de pardon et des expressions de regrets qui se sont exprimées dans les relations politiques internationales depuis les années 1990. L'ambassadeur Kanza y a sans doute été sensible.

On est loin d'une édition critique, mais cette publication soignée, qu'enrichissent plusieurs commentaires et analyses convaincantes, sera à sa place dans toutes les bibliothèques de classiques africains.

■ Pierre HALEN

■ KAVWAHIREHI (KASEREKA), V.Y. MUDIMBE ET LA RÉ-INVENTION DE L'AFRIQUE. POÉTIQUE ET POLITIQUE DE LA DÉCOLONISATION DES SCIENCES HUMAINES. AMSTERDAM-NEW YORK : RODOPI, COLL. FRANCOPLYPHONIES, 2006, 421 p. - ISBN 90-420-1839-9.

Dans la kyrielle d'études consacrées à l'œuvre de V.Y. Mudimbe, l'essai de Kasereka Kavwahirehi mérite indéniablement une place de premier plan, en raison de l'intelligence et de la finesse avec laquelle il décompose et analyse les multiples strates de sa pensée, mais surtout parce qu'il res-

titue l'"odyssée intellectuelle" de l'écrivain congolais dans son intégralité, depuis ses premières œuvres de poésie et de fiction jusqu'à ses écrits plus récents, conditionnés par son insertion dans le cadre universitaire américain, régi par ses propres exigences institutionnelles et philosophiques. Cet ouvrage est donc un outil indispensable pour tout lecteur soucieux de saisir l'œuvre littéraire et philosophique de Mudimbe.

S'inspirant des travaux de B. Mouralis (*V.Y. Mudimbe ou le discours, l'écart et l'écriture*, Présence Africaine, 1988), qui avait souligné l'importance chez Mudimbe de "l'écriture du corps", Kawwahirehi ordonne sa lecture sur le triptyque corps-mots-monde dans le but "de montrer comment l'œuvre de Mudimbe est un espace dialogique où un être déchiré, naguère institué par le système colonial comme objet de discours, émerge à sa subjectivité et, surtout, à son pouvoir d'agir, et se pose comme sujet d'un discours (et donc d'un monde nouveau) dont la profération (et la construction) a comme condition *sine qua non* une dé/construction de la "raison ethnologique" (Amselle 1990) et des mythes – le mythe de la science, du développement, de la tradition opposée à la modernité, de l'identité, etc. que cette raison a produits en Afrique coloniale et post-coloniale" (p. 22).

La démonstration se poursuit en trois temps. La première partie se donne comme tâche de faire ressortir l'archéologie du discours littéraire et philosophique de Mudimbe. En se basant sur l'hypothèse que "toute œuvre d'art et toute entreprise intellectuelle expriment une position à l'égard des problèmes de l'existence" (p. 27), le critique congolais donne à voir les enchaînements qui relient l'écrivain au champ de production littéraire et philosophique pour délimiter ainsi ses choix, ses perspectives et ses questionnements. C'est donc dans l'entrelacs de ses dialogues avec la négritude et ses héritiers que se définit le devenir du projet mudimbien.

La deuxième partie se conçoit comme une réflexion sur "l'esthétique de la subjectivité" et retrace, au fil d'une lecture de ses écrits poétiques, philosophiques et romanesques, les modalités de la construction de la subjectivité chez Mudimbe. On comprend ainsi comment, en partant de sa propre expérience d'intellectuel pris au piège d'une histoire aliénante, il élabore une réflexion sur les conditions nécessaires à la décolonisation des sciences humaines et sociales en Afrique.

La troisième partie, sans doute la plus substantielle, vise à démontrer comment la prise de conscience de sa propre subjectivité conduit Mudimbe à dépasser les contradictions qui parcourent le champ du savoir occidental, notamment le structuralisme et l'existentialisme, pour accomplir enfin cette "révolution épistémologique" qui lui permettra de s'affirmer comme "source d'un discours à travers lequel il réinvente et reconfigure le monde" (p. 371).

Au-delà de ce traitement judicieux de la dynamique mudimbienne, la singularité de l'essai tient à la perspective retenue par son auteur, qui réussit avec finesse la réinsertion de l'œuvre de Mudimbe dans les courants

actuels de la pensée postcoloniale (Spivak, Bhabha, Prakash, Appiah), faisant tomber ainsi les cloisonnements quelque peu illusoire qui tendent à consolider l'idée d'«une exception francophone». Cependant, l'essai de Kavwahirehi nous laisse sur notre faim dans la mesure où il ne se prononce guère sur les finalités de la libération d'une subjectivité colonisée. Au vrai, est-il loisible de considérer la liberté comme une fin en soi ?

■ Kusum AGGARWAL

■ MUMENGI (DIDIER), PANDA FARNANA. *PREMIER UNIVERSITAIRE CONGOLAIS (1888-1930)*. PARIS-BUDAPEST-TORINO : L'HARMATTAN (ESPACE KINSHASA), COLL. RECHERCHES EN BIBLIOLOGIE, 2005, 358 P., ILL. ISBN : 2-7475-8430-5.

Sur Paul Panda Farnana, témoin significatif des années 1920, ce livre volumineux exploite au mieux tout ce que nous savons. Il conte la vie de ce jeune Congolais amené en Belgique, où, après avoir été adopté, il fit des études professionnelles jusqu'à l'obtention d'un diplôme d'études supérieures en agronomie (il ne s'agit pas du diplôme universitaire qu'indique le titre de l'ouvrage). Engagé en 1914 dans l'armée belge, il connut aussi la captivité en Allemagne, avant de prendre part, autant qu'il put, à la vie publique, notamment en créant l'"Union congolaise". L'auteur est conscient des lacunes de notre documentation, lorsqu'il déplore notamment que, Panda Farnana étant mort dans sa ville d'origine en 1930, *en l'absence du Blanc* souligne-t-il (p. 331), on ne sache à peu près rien des circonstances de son décès. Il exploite donc au mieux diverses sources publiées dans la presse du temps, et cite longuement, par exemple, telle prise de position de Panda Farnana au Congrès Colonial de 1920, ou sa réponse à l'enquête de *La Renaissance d'Occident* sur les arts africains. Reste qu'on aurait aimé en savoir plus, notamment sur ses relations avec des personnalités évoquées au passage comme Rutten, Otlet ou Fontainas. Le lecteur pourrait s'irriter, par ailleurs, des longs détours narratifs de l'auteur, qui ne craint pas de réécrire, entre autres, l'histoire de Belgique depuis la conquête des Gaules. Le livre est aussi déparé par une insuffisante surveillance rédactionnelle.

Mais l'essentiel est ailleurs : Panda Farnana est ici convoqué au titre de *modèle*, comme on étudiait autrefois la vie des hommes illustres. Un modèle de fierté nationale, mais aussi raciale, ce qui explique le recours convenu aux antiquités égypto-nègres : il s'agit encore une fois de rendre espoir dans un contexte calamiteux. Didier Mumengi a en tout cas le courage de mettre les pieds dans le plat national, en rappelant par exemple les statistiques de développement du Congo colonial et du Congo indépendant : il estime qu'un certain discours unilatéral, accablant le seul colonisateur, a fait son temps. Dès lors, il s'agit d'élever à Panda Farnana, premier intellectuel congolais avec l'abbé Kaoze, la statue qu'il mérite, en